L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.
Bureaux, No 72 rue de Chartres.

NOUVELLE-ORLEANS.
DIMANCHE 19 AOUT 1879

COURRIER DE LA MODE.

Contrairement à ce qui se passe, d'ordinaire, à cette époque de l'année, où on marie beaucoup en ce moment, les bénédictions nuptiales sont, à cette heure, en l'absence des réceptions, des fêtes, des concerts, à peu près la seule attraction de la vie mondaine.

La fête de la présidence, lundi dernier, si brillante qu'elle fût, ne suffit pas. C'était une réunion politique, non un événement du "High life." Il y manquait l'élément capital, indispensable de toute fête: la femme! Ce n'est pas avec des uniforms, des habits noirs que l'on composera jamais une réception passable. Donc, le "Courrier de la Mode" n'avait rien à voir le 14 juillet au palais du Petit-Bourbon. Si M. Gambetta veut illustrer sa présidence et en résidence et faire oublier les souvenir de ses prédécesseurs, il faut qu'il se décide à se marier, lui aussi.

Rien de mauvais et de monotone comme les salons d'un célibataire. C'est surtout des personnages officiels qu'on peut dire "Vo soli l" ce que je traduirai ainsi: "Malheur au président qui n'a pas de présidente!"

* *

Le grand mariage de cette semaine n'appartient point à l'aristocratie ni au monde des lettres, mais à la haute industrie. M. Gaston Menier, fils du millionnaire député de Seine-et-Marne, épousait samedi Mlle Julie Rodier.

L'église avait été pour la circonstance transformée en un vaste jardin: les fleurs de toutes sortes, les plantes les plus rares et les plus hautes, renvoyaient des bouffées d'air embaumé aux toilettes que contenait à grand'peine l'église Saint-Augustin.

La politique, le commerce, la finance, l'opulence étaient, cela va sans dire, au grand complet, malgré les dimensions de l'église on se portait littéralement. Que de diamants dans cette église, que de tissus précieux, que de jolis figures! Sans les chants de la maîtrise, sans l'orgue, et sans le petit discours "sur l'amour" très bien approprié par M. le curé, trop bien peut-être pour le lieu et le moment, on se fût cru à une réception.

Mlle Rodier portait une toilette d'un genre original, mais si riche que l'originalité ainsi conçue peut très bien passer pour du haut goût!

La robe à traîne immense retombait en forme carrée; cette traîne en satin broché était presque recouverte au bas d'une dentelle d'un prix inouï. Le devant de la jupe toute couverte de volants de dentelle et de tulle de soie était en satin uni: retroussis de dentelle en forme de paniers serrés sur le côté droit, étalage, agrafe de fleurs d'oranger en boutons, où le "feuillage" dominait un peu trop à notre modeste avis.

Corsage montant tout garni de dentelle, le dos du corsage d'où partait la traîne était mi-partie satin uni, mi-partie satin broché. Les boutons de la robe en perles fines d'un travail exquis étaient à eux seuls un poème!

Des manches écourtées de la robe sortait un bras moulé.

Mlle Rodier était coiffée "sans voile!" Vous êtes bien jolie, mademoiselle, mais pourquoi bannir ce qui est si poétique? Une mariée sans voile, nous n'admettons pas cela comme haut goût.

Une brune mulâtre, coiffée d'une tochon de dentelle retombant sur les cheveux du côté droit, et relevée du côté gauche avec un bouquet de fleurs d'oranger, où le vert dominait encore trop: voici la coiffure de Mlle Rodier.

* *

La première demoiselle d'honneur, une jolie brune aussi, était conduite par le frère de la mariée: elle portait une toilette de faille, "blanc bleu". Pourquoi? Le "blanc argent" est si seyant pour une brune.

La robe était presque recouverte sur le devant de petits volants plissés en crêpe blanc "argent" le bord du corsage garni de dentelle point d'esprit et d'un talent de crêpe. Dentelle point d'esprit sur le corsage, bouquets de côté en roses thé mêlées dans la dentelle.

Chapeau-toque "Diane" paille anglaise avec une garniture d'autruche blanc et de satin, gantz très longs "blanc argent", manches écourtées.

La seconde demoiselle d'honneur en singulière toilette d'un "vert" sans "nom" et d'une coupe incroyable, portait un chapeau de paille d'Italie qui lui seyait très mal; pourquoi choisir une forme "Directoire" quand une toque de paille d'Italie eût été si jolie et si bien à sa place en cette circonstance? On se demande pourquoi le corsage était fait à la Vierge et surtout, pourquoi un velours grenat passait sur le bavolet de ce chapeau. En somme, toilette riche, mais de couleur fausse et d'une combinaison très mauvaise.

Nous avions devant nous une si jolie robe de satin "bleu nuage" avec une garniture de dentelle d'un goût délicat, d'une finesse et d'une blancheur éclatante: Des paniers d'un retroussis si élégant en satin broché deux tons, pourquoi n'avoir pas choisi cette toilette?

* *

Mme Menier, en toilette d'une richesse extrême, portait des diamants qui à eux seuls pourraient doter une nouvelle mariée.

Toilette "mousse" et "vert d'eau" en satin d'une finesse extrême; les côtés de la robe faisaient mille petits crevés sur les côtés pour laisser passer une riche garniture de dentelle blanche.

Retroussis un peu épais par exemple sur la traîne, larges passementeries de "perles blanches" passant sur les côtés et sur le col du corsage.

Chapeau forme empire garni devant d'une couronne de feuilles de satin "mousse" caprice de dentelles et de fleurs de fantaisie en crêpe "rose tendre" vert d'eau et vert pomme. Brides de dentelle blanche d'une extrême finesse.

La mère de la mariée en toilette satin "bronze" et "rose" tendre, était d'une richesse et d'une distinction incontestables.

Les côtés de la robe formaient deux larges panneaux plissés en long, traîne bronze avec des souffletts imperceptibles de satin rose.

Chapeau tout perle, "bronze d'art," avec deux plumes d'autruche roses, très seyant, et d'une forme rappelant le chapeau "Marie-Stuart."

* *

On a beaucoup admiré une toilette de barége blanc, toute couverte devant en forme de tablier de dentelle blanche avec des attaches de perles et de satin blanc crème, des retroussis artistement ourlés faisant un effet ravissant; cette toilette était mélangée dans la traîne d'un peu de satin crème d'un grand retroussis de dentelle et de larges plissés de barége blanc. Chapeau "dona Sol" noir de Mme Vernet avec des plumes d'autruche et de la dentelle blanche et noire.

* *

La toilette de la mère de la première demoiselle d'honneur en satin "ensemble" étoffé parut de nuance de dentelle blanche était très jolie, "genre" en vogue et pas voyante.

Chapeau de petite d'Italie comme hâte, tout d'autre "vieil brie".

Il nous fallait pourtant signaler les toilettes avec leurs mêmes détails, les descriptions de notre journal n'y suffisaient pas. Contentons-nous de dire qu'il y avait au moins deux cents toilettes à citer, toutes plus riches d'étoffes et de garnitures les unes que les autres. Impossible de regarder à droite sans y découvrir des dentelles précieuses et de regarder à gauche sans être ébloui par les feux des diamants.

Total, beaucoup de dentelle, beaucoup de plumes, tout un monde de satin, où tous les dieux du haut commerce et de la finance s'étaient donné rendez-vous.

* *

Hier lundi encore un mariage, non plus dans les régions arrosées par le Pactole, mais dans le monde des millionnaires du talent. Mlle Anna Marie Bias, fille de la romancière si justement populaire, Mlle Camille Bias, épousait M. Cruet.

La mariée, une ravissante personne, portait une toilette de satin blanc uni à traîne immense.

Une groom cordelière de satin venait s'attacher du côté gauche de la robe et laissait retomber ses glands soyeux avec grâce. La coiffure de la mariée se composait de quelques bouquets de fleurs d'oranger, placés avec un art inouï de grâce et de distinction; voile de tulle illusion blanc placé à la juive, et comme, une toilette simple, jolie et distinguée au possible portée par la distinction elle-même.

VICTORINE D'AIGUANDE.

LES CADRANS LUMINEUX.

Voila, dit le chroniqueur du *Temps*, l'industrie des cadrans lumineux qui commence à faire parler d'elle. On enferme entre deux parois de verre une poudre blanche qui a la propriété d'emmagasiner la lumière. Quand le nuit arrive, elle rend généreusement ce qu'elle a pris: le cadran devient phosphorescent, il brille dans l'ombre comme les yeux d'un chat.

Ce n'est pas d'hier que l'on connaît la vertu de cette substance (phosphure de sulfure de calcium), elle a même une assez lointaine origine. Mais pendant longtemps la science n'a point cherché à l'utiliser, et il faut dire aussi que la phosphorescence était faible, incertaine et de courte durée. De nouvelles expériences ont permis de régler en quelque sorte cette lumière diffuse. Vous exposez votre plaque au jour, elle est chargée; vous la mettez à l'ombre, elle reluit aussitôt. Si pendant toute la journée elle a été laissée à l'air libre, elle brillera toute la nuit.

Il faut cependant noter un point, c'est que les cadrans lumineux n'éclairent pas: leur rayonnement perce les ténèbres, mais ne permet pas de déchiffrer une ligne d'écriture ou même d'apercevoir un objet voisin. Ils ne sauraient remplacer ni le gaz, ni la flamme d'une bougie: tout au plus pourraient-ils servir au rôle de veilleuse en donnant à la surface phosphorescente la dimension voulue.

Le principe posé, on en voit tout de suite les applications. On a déjà construit des cadrans de montre et de pendules assez bien disposés pour qu'on puisse y lire l'heure à n'importe quel moment de la nuit. Les porte-allumettes ne sont pas moins utiles. Vous rentrez chez vous en pleine obscurité et vous apercevez sur votre cheminée des foyers bleuâtres sur lesquels il n'y a qu'à mettre la main sans risquer de bousculer le garniture. Pour peu qu'un escalier reçoive le jour, il sera facile d'installer à chaque étage des pommes lumineuses incrustées sur la rampe, et qui serviront de phares aux locataires attardés.

Et si l'escalier est sombre? dira-t-on. L'objection a sa valeur; pour que les cadrans brillent, il faut, en effet, qu'ils aient eu le temps de se charger de la lumière solaire. Dans ce cas, le concierge, ou les locataires eux-mêmes, n'auront qu'à exposer leurs pommes lumineuses sur le rebord de la fenêtre où à les visser en place à l'entrée de la nuit. Elles garderont leur rayonnement pendant douze heures au moins, c'est-à-dire pendant un laps de temps plus que suffisant.

Est-ce tout? Non sans doute, et ici l'imagination du lecteur peut se livrer à toutes sorties de conjectures. C'est une difficulté, même pour les cochers de fiacre, de déchiffrer par une nuit noire les plaques indicatrices des rues. Grâces à cette curieuse substance, les lettres se détacheront sur un fonds bleu, rose ou orange à volonté. De même pour les numéros des maisons. Dans la campagne, rien ne serait plus facile que d'installer à l'entrée des chemins, sur le bord des cours d'eau, aux carrefours des bois, des poteaux surmontés de globes phosphorescents. Il n'est pas jusqu'à la vanité humaine qui ne puisse trouver satisfaction dans cette ingénieuse découverte. Les décorés de la Légion d'honneur se donneront le plaisir ingénu d'éclairer leur boutonnière: le ruban rouge, lassé venue, se transformera en ver luisant.

Cherchez encore et vous trouverez: lanternes de voitures, fleurs artificielles dans les cheveux des femmes, boutons, aiguilles, bornes-fontaines, affiches de théâtres; les applications sont infinies. Et la preuve c'est qu'une demi-douzaine d'industriels sont, à l'heure qu'il est, en instance de brevets. Chacun s'efforce de dépasser le voisin.

On n'est demandé si ce pouvoir lumineux par son exercice même ne risquait pas de s'affaiblir et de s'éteindre dans un temps donné. Jusqu'ici l'épreuve a été satisfaisante. Je possède pour ma part, depuis plus de six mois, un porte-allumettes qui n'a pas encore bougé; il est entouré d'une armature de petits médaillons lumineux qui, de neuf heures du soir à quatre heures du matin, rayonnent avec une énergie suffisante.

Le progrès est d'ailleurs manifeste, et c'est même ce qui m'engage à parler de la découverte, quitte à y revenir quand le commerce courant s'en sera emparé. Les à présent les bouquets de fleurs artificielles, roses, violettes ou pivoines, sont d'un grand éclat. L'industrie ne manquera pas de fabriquer des objets d'étagère, des bibelots de toutes sortes; les amateurs se procureront à peu de frais des motifs de décoration qui, la nuit venue, formeront sur leurs murs des arabesques semblables à celles que formeraient des feux de Bengale artistement disposés.

N'est-ce pas que voilà d'amusantes conceptions! Sans insister outre mesure sur l'utilité pratique des cadrans lumineux, on peut dire qu'ils grossiront la liste des joujoux scientifiques, et, à ce titre, ils relevaient naturellement de la Chronique.

—Le pape Léon XIII vient d'adresser une circulaire à tous les évêques de la chrétienté, pour les engager à organiser un immense pèlerinage à Rome pour le prochain jour des Rois, c'est-à-dire pour le 6 janvier 1880.

UNE HISTOIRE DE DOMPTEUSE.—Voici une quinzaine d'années que s'exhibait à Londres, au cirque d'Astley, une dompteuse nommée Cécilia. Cécilia faisait rage; mais comme les triomphes de la scène ne satisfaisaient pas à son cœur, elle avait adjoint le glorie à l'amour.

L'amour, c'était un de nos confrères, M. Cirl W..., lequel habitait alors l'Angleterre.

La dompteuse avait une idée fixe, celle de se faire entrer dans la fosse aux lions, et elle le lui demandait régulièrement dans les moments où il est le plus difficile de refuser.

Pendant un mois, W... refusa avec énergie, ce que nous comprenons extraordinairement.

Enfin, à force d'instances, il céda, et il fut convenu:

1° Qu'il entrerait dans la cage après la représentation;

2° Qu'il n'y resterait que quelques secondes;

3° Que la dompteuse emporterait les lions de bouger.

Cela, cela! Voici la perte qui s'ouvre. Cécilia entre la première, puis W... Les lions le regardent d'un air atone. Quinze ou vingt secondes se passent.

—Mademoiselle, et nous partions? murmure W...

—Oui ça! répond la dompteuse.

Au même moment, elle fait claquer son fouet. En un instant, les lions d'étonnent, mentent, tourbent, et une fantastique ronde de fauves entoure le malheureux journaliste.

Il n'a dit qu'à ce moment-là, ils lui paraissent être au moins cent mille.

Finalement, il s'évanouit. Alors Cécilia voulut bien le retirer de la cour.

—Je ne suis revenu à moi que pour lui administrer une volée homérique, a ajouté W... en terminant, et vous ne savez pas comment elle m'a séché après!....

LA VEUVE DE LAKANAL.—Lakanal a habité la Nouvelle-Orléans pendant son exil après la Terreur; nous lisons ce qui suit au sujet de sa veuve:

La République vient de réparer une injustice du régime impérial en augmentant la pension de Mme Joseph Lakanal, veuve du célèbre conventionnel.

Mme Lakanal, née Berryat de Saint-Prix, et sœur du jurisconsulte, a, séjourd'hui, soixante-douze ans.

Elle n'en avait que trente quand elle épousa l'ancien commissaire du Directoire, qui avait alors soixante-quinze ans.

A la mort de son mari, en 1845, la pauvre veuve, restée sans ressources, eut une pension de 1,200 fr. qui lui offrit l'Etat. Au commencement de l'Empire, on réduisit cette pension à 800 fr., et le *Figaro*, lui-même, constate que Mme Lakanal dut combler le déficit en travaillant à l'aiguille.

M. Jules Ferry, se souvenant que c'est à Lakanal que l'on doit la création de nos principales écoles, l'établissement des télégraphes et de la priorité littéraire, vient non-seulement de rétablir la pension de sa veuve, mais encore de la porter à 1,800 fr.

La titulaire de cette pension a voulu vivre à côté du quartier même qui doit tant à son mari. Elle habite rue Monge, en milieu de vieux meubles qu'il affectionnait. Tous les murs de son modeste appartement sont tapissés de souvenirs qui le lui rappellent: portraits, autographes, brevets. Son chagrin est de ne pouvoir, à cause de son état de santé, aller prochainement à Foix inaugurer la statue que le département de l'Ariège doit élever à Lakanal, né à Serres.

L'ancien membre de l'Institut a laissé deux ouvrages inédits qui vont bientôt voir le jour: *Les Droits de l'Homme* et *Economie politique*.

THE GENUINE
DR. C. McLANE'S
Celebrated American
WORM SPECIFIC
OR
VERMIFUGE.

SYMPTOMS OF WORMS.

THE countenance is pale and leaden-colored, with occasional flushes, or a circumscribed spot on one or both cheeks; the eyes become dull; the pupils dilate; an azure semicircle runs along the lower eye-lid; the nose is irritated, swells, and sometimes bleeds; a swelling of the upper lip; occasional headache, with humming or throbbing of the ears; an unusual secretion of saliva; slimy or furred tongue; breath very foul, particularly in the morning; appetite variable, sometimes voracious, with a gnawing sensation of the stomach, at others, entirely gone; fleeting pains in the stomach; occasional nausea and vomiting; violent pains throughout the abdomen; bowels irregular, at times costive; stools slimy; not unfrequently tinged with blood; belly swollen and hard; urine turbid; respiration occasionally difficult, and accompanied by hiccough; cough sometimes dry and convulsive; uneasy and disturbed sleep, with grinding of the teeth; temper variable, but generally irritable, &c.

Whenever the above symptoms are found to exist,
DR. C. McLANE'S VERMIFUGE
will certainly effect a cure.

IT DOES NOT CONTAIN MERCURY in any form; it is an innocent preparation, *not capable of doing the slightest injury to the most tender infant.*

The genuine DR. McLANE'S VERMIFUGE bears the signatures of C. McLANE and FLEMING BROS. on the wrapper.

—:o:—

DR. C. McLANE'S
LIVER PILLS
are not recommended as a remedy "for all the ills that flesh is heir to," but in affections of the liver, and in all Bilious Complaints, Dyspepsia and Sick Headache, or diseases of that character, they stand without a rival.

AGUE AND FEVER.

No better cathartic can be used preparatory to, or after taking Quinine.

As a simple purgative they are unequaled.

BEWARE OF IMITATIONS.

The genuine are never sugar coated.

Each box has a red wax seal on the lid with the impression DR. McLANE'S LIVER PILLS.

Each wrapper bears the signatures of C. McLANE and FLEMING BROS.

Insist upon having the genuine Dr. C. McLANE'S LIVER PILLS, prepared by Fleming Bros., of Pittsburgh, Pa., the market being full of imitations of the name *McLane*, spelled differently but same pronunciation.

FEUILLETON.

Commencé le 10 août.

LE RETOUR DE LA PRINCESSE.

—PAR—

J. JACQUES VINCENT.

PREMIÈRE PARTIE.

I.

Marthe! ta petite princesse est à Marseille. Hélas! ma chérie! un jour à peine s'est écoulé, et déjà qu'il me semble être loin!.... Il y a comme un siècle entre nous.... Le triste voyage, et quel vide tout à coup autour de moi!.... Après notre séparation si cruelle au chemin de fer, et malgré toutes mes affectations de courage, inutile de te dire qu'assoupit dans le vagon, mon premier soin fut de pleurer. Pendant ce temps, Bell, avec qu'on méthodique que tu sais, procédait à l'installation des menus bagages. Fidèle à son système, silencieux, elle laissait passer la crise! Une impression de colère m'assoupit. Brusquement arrachée à tout ce que j'aimais, il me semblait que les liens qui m'attachaient au monde venaient de se briser. A ma désolation se mêlait un sourd effroi. Cette famille ignorée qui m'accueille, serait-elle me faire oublier ma perte? Du plus loin de mes souvenirs, je m'interrogeais que vous, et si le dévoûtement vers l'Egypte, que vous m'avait pris quelque.... Je revoyais ce cher hôtel, ce grand jardin, encore peuplé de nos rêves, et toute ma vie entre ta mère et toi, l'autre moitié de moi-même.

—Bell! m'écrial-je, vous ne me quitterez pas!....

Et, saisissant ses mains, j'éclatai en sanglots. Comme dans l'épouvante d'un immense abandon, je m'étonnais de l'inconsciance dans laquelle j'avais grandi. Elle me paraissait si douce, cette existence à vos côtés, ta mère me témoignait tant que tu dresse si profonde, tu étais si naturellement ma sœur, enfin, je me sentais si bien de la famille..... Pourquoi me serais-je inquiétée de l'avenir? Fort ce que je savais de moi, c'est que j'étais née au Caire, princesse et riche; que j'avais cinq ans lorsque M. Gutler, le banquier de mon père, m'avait amenée à vous, n'entendant que l'arabe, et que, pendant une semaine, j'étais restée d'une sauvagerie si tétue que la pauvre baronne, désespérant de m'apprivoiser, avait été tout près de me renvoyer à mes parents. Grâce à toi, cependant, je m'étais laissé conquérir, et Bell m'avait transformée en une petite créature, je n'ose dire raisonnable, mais du moins civilisée.

Et ce foyer d'affection, j'avais vécu, hélas! presque heureuse de l'abandon des miens. Te souvient-il de ce matin où mon vieux professeur d'arabe, chargé de m'entretenir chaque jour en ma langue maternelle, s'avisa de remarquer avec un ironie que j'étais presque une grande personne! De là un étonnement dont il nous apprit le cause. "L'usage de nos pays exigeait qu'avant l'âge de douze ans les filles fussent renfermées au harem." Et j'en avais quinze! Tu me sauta au cou:

—Alors tu es une oubliée?.....

Marthe, j'espérais pouvoir bien qu'ils m'oublierait toujours. Enfin, harassée, je m'endormis dans les pleurs, mais regrets me poursuivant à travers un sommeil agité. L'aube me surprit en ces tristes retours. Un jeune soleil, un peu pâle, mais tiède et bienfaisant, un de ces doux matins d'octobre que nous adorions tous qui grands arbres jaunis, tiédit à travers les vitres. Je mécanisais cette route, que nous avions parcourue ensemble l'année dernière, en chemin de fer, à Rive. Les chemins de fer venaient d'inaugurer, en foule.

—*Poor little thing!* murmura Bell, me devinant peut-être.

Je laissai tomber ma tête sur son épaule. Elle me parla de toi, d'espérance, d'avenir, de bonheur. Tu viendrais me voir en Egypte!..... Et comme je semblais hésiter, crainte que ta mère consentît jamais à t'accompagner si loin, elle me convainquit en m'assurant que ce serait ton voyage de noces.—Allons, chérie, marie-toi, marie-toi bien vite.

Arrivées à Marseille, nous sommes descendues à cet hôtel que nous avions habité déjà; on a pu nous y donner les mêmes chambres. Dieu! que j'étais seule! Un froid de glace m'enveloppait tout entière. C'était fini, je venais avant perdues.—Comme le bateau-poste devait partir que le lendemain, Bell, pour distraire mon chagrin, m'emmena par la ville. Une altercation très vive marqua désagréablement cette promenade. C'était la première flèche de notre nous.—Pentre chez un fourbisseur pour acheter quelques paires de cassolines et un bonnetier satin avec son régime de fruits. Il s'agissait de l'expédier cela à Paris. Et voilà Bell qui me tire dehors.

—Un bouquet, me dit-elle, passe.... mais mille francs de fleurs!.... Il faut économiser, Mr'ion, l'Egypte est ruinée!

Tu me connais assez pour deviner quelle révolte l'opposai à cette importune prudence. Mais j'eus beau dire, tu n'eus qu'un bouquet.

Là-dessus nous poursuivîmes notre course; je boudais Bell, qui ne semblait nullement s'en émouvoir. Avant un quart d'heure j'étais lasse; elle fit arrêter une voiture.

Il est étonnant, lui dis-je, que vous ne me fortiez pas à aller à pied.... pour économiser.

—Vous n'avez pas l'habitude de marcher, me répondit-elle, la voiture, c'est pour vous le nécessaire, et Dieu me garde de vous priver du nécessaire.

—Le nécessaire pour moi, c'est peut-être assez de faire plaisir à mes amis.

Elle prit mes deux mains dans les siennes.—*Darling!*.... dit-elle.

Mais ma tancune ne résiste pas à cette caresse.

A partir le dîner, et je m'étais montrée fort mécontente, allant que le domestique nous eût laissées, elle se leva, et, avec ce bon sourire paisible qu'elle donne un air de sagesse exaspérant, dépliant devant mes yeux cette fameuse lettre, la cause de toute ma peine.

Je la reprenais avec dépit; sans se déconcerter, elle lui tout haut:

"Cher monsieur Gutler,

"Je vous prie de vouloir ramener ma fille par le prochain courrier. Mon vœu'il ne vous paiera que la moitié de votre compte. Pour le moment je n'ai pas d'argent. L'Egypte est ruinée."

Qu'il est triste, cet hôtel où tu n'es plus! Le mètre est froide, et, pétotonnée dans un fauteuil au coin du feu, je songe.... L'Egypte! Ne te fâche pas un peu l'effet de ces enfans perdus, et utiles dans les cœurs, et qu'en vient redonner un beau matin spontané un petit paquet oublié au dépôt? Voilà certes du roman, et si mon cœur n'était de la partie, mon imagination, que tu prends volontiers pour une extravagante, trouverait non compte à cette situation presque invraisemblable. Que vais-je chercher là-bas?.. Jeunesse d'évêque une image de ce pays que je n'ai jamais vu, de me représenter ce pays, qui ne semble n'offrir qu'une particularité appréciable: la chaleur, moi qui suis frileuse comme notre défunt oncle!.... Je veux rire, ma pauvre Marthe! j'ai peur, le trouble, et ce nom d'oublié que tu m'avais dit un jour écrit dans ta tendresse n'est-il pas l'avec navant d'une longue indifférence, ou de quelque malheur que j'ignore? Ne gronde pas. Ton langueur pâlit comme cet enfant trésor profondément à son adresse. Il est des raisons supérieures à la volonté. Et mon pâpa 18 ans, séparé du mielle, c'est qu'il le devait; s'il la réclame, c'est que tout obstacle à son retour a disparu. Tout cela est peut être très juste, mais, que veux-tu! je ne dîne pas douée, fa le mie, de cette soumission passive qui se rend sans discussion. Je ne porte en moi le besoin d'intelligence des choses; mon tête travaille à mon tour. Pauvre-toi! Revenons!.... A notre heure, je le vais m'éclairer les mêmes, le mentionne que j'ai quatre pensionnaires, dont deux de l'origine. J'ai pour lui Quelqu'indication de ces chemins. Je me représente mon père froid, sévère, hostile même, à cette fille élevée loin de lui. Pourquoi m'aimerait-il?.. Il ne me connaît pas, et d'ailleurs quel lien nous rattacherait l'un à l'autre?... Les pensés seule de ma mère me rassurerait; mais je comprends bien que ma mère est morte, car elle ne m'aurait pas abandonnée.

Allons, ma chérie, marie-toi bien vite, parce que je le désire et que tu ne m'as jamais rien refusé; puis tu viendras me retrouver, et nous n'aurons, soit que je te garde, toi et ton mari, soit que vous m'enlevies avec vous. Partage avec ta mère mes meilleures tendresses. Nous nous embarquons à neuf heures; ma première lettre te sera adressée du Caire.

II

J'ai vu mon père! Il est bon, et tendre, et charmant, et je l'aime. Mon arrivée à Chimilah est un éblouissement, un rêve, et je t'écris du fond d'un palais des *Mille et une Nuits*. Et l'Egypte est ruinée. Mais, je m'aperçois que, si je ne te raconte mon aventure par le menu, tu vas croire à quelque imagination folle.

Tu nous as laissées à Marseille, nous étaient à dormir afin d'être debout le lendemain de bonne heure pour prendre le bateau d'Alexandrie. Je sente par-dessus la nuit que j'ai passée comme je les passe toutes, d'un seul somme. Je ne te décrirai pas la petite cohue du matin: Bell, aux longues dents, m'arrachant du lit, et n'hésitant de force. L'histoire de la traversée ne t'offrirait guère d'intérêt, non plus que le portrait, que je ne te dirai pas, de Mme Pamady, l'illustre banquière du Caire, et celui de ses filles, ébouriffées des cheveux aux traines. Qu'il ne suffise de savoir que de l'avant à l'arrière et de la brillant à babord, j'inspirais une curiosité générale; j'étais le sujet de toutes les causeries. Bell m'apprit bientôt le secret de cette étonnante considération, prudente dont d'abord par le nom de la princesse m'avait ou livré des passagers. D'après Bell, je ne suis entièrement d'Egypte, n'étais chez indépendamment, incroyable, que mon aîtesse de dix-sept ans, se présentant ainsi sans voile, sans bâle, sans chaperon et sans gouvernante. Mon père, Marthe, est élégant et jeune, il a trente-neuf ans à peine. Grand, très mince, très souple, les yeux très fendus, sombres, impérieux, le nez légèrement bosqué, les dents éclatantes, le teint d'une pâleur chaude et dorée, enfin.... que te dirai-je encore! tu l'as déjà reconnu! le portrait de sa fille..... en beau.

Il mina Bell et lui fit le plus joli sourire du monde, la remercient, en quelques mots aimables et d'un français fleuri, d'avoir bien voulu m'accompagner en Egypte pour me constituer ses dames; Bell qui m'agrafe à la dérobée dans ma cabine et mes femmes m'attendaient. Je ne pouvais décharger ni me montrer vêtue à l'européenne. Ma vie de harem commençait. — Que ne répliquer pas à mon père; non air, ni tonne, ni geste, ni voix, bref en lui quelque chose qui commande à la fois la soumission et le respect. Sans un mot, j'obéis.

A la porte de ma cabine, des bagres attendaient la garde. Pendant et m'a trouvai en présence de deux fantômes enfants sous leurs haïkeys, sorte de sac noir où ont tout disparaissant, tête, corps et mains; à travers deux trous, les yeux brillaient comme des charbons ardents. Quelques instans après, je rencontrai, toute pareille. A ces ténèbres, vaut que je portais une chemise blanche et un impénétrable voile de dentelle. Bell était toute noire. Je riais, m'empêtrant dans mes draperies, et sérieusement obligée de veiller sur moi pour ne pas tomber. Je cherchai vainement mon père, le Kourbasi intendant à tous ses culman d'accompagner une femme. Je tâtai seule avec mes gens. Nous prîmes place dans un superbe canot, enchâssés sous une tente. A terre, un carrosse nous attendait; j'y montai avec Bell, mes suivantes devant moi. Tu pensez si tout m'intéressait! Le costume des sais (serviteurs) me parut charmant: veste brodée d'or aux longues manches de gaze flottant comme des ailes. Les hommes noirs enfonçaient des chevaux capuchonnés et se mirent deux en tête du fiacre, pendant que, à chaque portière, deux des chevaux avaient été soigneusement bâtonnés par nos domes d'atour. Les deux derniers nous firent frémissant la marche; un véritable cortège.

Alors, ma chère, s'accomplit un phénomène étrange. Tu sais si je plaisantais moi-même mon titre de princesse. Mais cet appareil, ces femmes, ce respect, tout cela m'étonnait si bien que, presque grave sous le regard de mes compagnes, j'examinais si on n'en pu distinguer mon visage sous mon voile, il me semble que je grandissais soudain. Moque-toi, ma belle, j'étais intimidée par mon rang. Je me taisais, toute pleine de ce rôle nouveau, éblouie, charmée. La pensée de mon père me transportait, déjà je l'adorais. J'aimais déjà cette patrie qui était la sienne.

Le voiture s'arrête à la gare. Là, ce fut toute une affaire. On nous entraîna par un chemin interdit au public; un wagon avait été préparé pour nous. Les nègres nous y enfermèrent sous clé et s'en allèrent. Imagine un salon arabe: divans, tapis, petites tables incrustées de nacre; devant les fenêtres, un rideau d'une extraordinaire ténuité, comme une gaze à moucher. Impossible de voir du dehors, mais de l'intérieur l'œil percé facilement ce rideau diaphane. Quelques instans plus tard, j'aperçus mes pays ses yeux se posèrent sur ma prison cadenassée. Je venins m'alancer, mais au regard de mes femmes je compris que je commettais une grave incorrection.... la princesse n'oublîait.... — Le trajet fut pour moi d'une longueur interminable. A chaque station, mes geôliers se montraient, apportant des fruits, des fleurs de l'eau fraîche et gardaient notre porte. Au Caire, même escorte qu'à Alexandrie, chevaux et carrosses se ressemblaient: aussi à croire qu'ils avaient voyagé avec nous.

Tu n'attends pas, sans doute, que je te décrive le Caire; une lieues comme tel a déjà décrivé depuis mon départ soit ce qu'on a dénié à ce sujet. Le Caire!.... ce pays des mêmes! Par l'entre-bâillement du store fermé, je regardais. Quelle cohue, quelle orgie de couleurs, de haillons, qui étincellement, qui pittoresque, quelle poussière et quelle saleté! Mons lisaient la ville. Les voitures s'engagent dans une superbe allée de sycomores qui se rejoignent en berceau. Cela s'appelle Choubrah. Sous cette voûte de feuillage, le soleil s'épandant en taches d'or sur la route brune; au loin, la ligne blanche des palais assombrissant encore la teinte de saphir du Nil, qui glissaient doucement les dahabiehs, ces barques aux deux voiles déployées comme des ailes d'oiseaux: je me laissais emporter rassurée, confiante, ravie.

Voici Chimilah, le toit sous lequel je suis née. D'abord, une porte immense, grande ouverte; une lourde cour. Puis une seconde porte. De chaque côté accroupis sur des bancs de pierre, de jeunes nègres, qui s'ouvrent pour nous ouvrir. Le palais enfin, vaste, peint en rose, une autre décoration architecturale que les grilles merveilleusement ouvragées à jour que toutes les fenêtres; il se compose d'un rez-de-chaussée très élevé, surmonté d'un seul étage. A chaque extrémité, deux pavillons fort élégans s'avancent en retour. Le voiture s'arrête au bas d'un perron de marbre. Mon père m'attendait. Il m'entraîna. Une douzaine d'eunuques étaient rangés sous le péristyle. J'étais trop émue pour distinguer rien des pièces que je traversai. Nous entrâmes seuls dans un grand salon baigné d'ombre, s'ouvrant sur une large véranda fermée comme un vitrail.

Il ouvrit mes voile, et le rejetant en arrière:

—Laisse-moi te regarder, me dit-il.

(*A continuer.*)

VAPEURS.

COMPAGNIE GENERALE TRANSATLANTIQUE.
Service entre la Nouvelle-Orléans et Marseille, via Havane, Cadix et Barcelone.
SERVICE SUSPENDU PENDANT LA QUARANTAINE.
Pour fret ou passage, s'adresser à
B. GRAND, agent.
26 jan—1an Cour Gallier, lettre H.

COMPAGNIE GENERALE TRANSATLANTIQUE
SERVICE ENTRE NEW-YORK ET LE HAVRE
Les magnifiques navires de cette ligne faisant pour le continent (escales suivant) les escales suivantes partiront de la jetée n. 42 de la rivière de New-York, au pied de Morton street, comme il suit:
FRISSINE, Bouvet, mercredi, 13 août.
AMERIQUE, Dubuit, mercredi, 20 août.
Prix du passage pour le Havre.
Première cabine (vin compris) $140
Cabines à l'arrière du milieu des premières ..... $ 90
Deuxième cabine (vin compris) ..... $ 55
ENFANS ALLANT EN DEHORS A PRIX REDUITS.
Entrepont, $35, avec embarquement supérieur, complimenté vin, literie et ustensiles.
Passage d'entrepont avec embarquement supérieur, complimenté vin, literie et ustensiles, $45 en sus pour le voyage simple de la Nouvelle-Orléans à Paris.
L. GRAND, Agent,
Galiez Court, No 2,
6mai—1an Nouvelle-Orléans.

Lloyd de l'Allemagne du Nord.
STEAMERS ENTRE BREMEN ET LA NOUVELLE-ORLEANS, VIA LE HAVRE, SOUTHAMPTON ET LA HAVANE.
Les steamers de LLOYD DE L'ALLEMAGNE DU NORD reprendront leur service régulier comme suit:
De Brême ..... De la Nlle-Orléans
Hannover 17 sept.
Ces steamers font escale, en venant ici, au Havre et à la Havane, et, en allant en Europe, à la Havane et à Southampton.
PRIX DU PASSAGE:
De Brême, Southampton et le Havre à la Havane ou à la Nouvelle-Orléans:
Rambre...$150 | Entrepont...$80.
De la Nouvelle-Orléans à Southampton, Havre ou Brême:
Rambre...$150 | Entrepont...$45.
De la Nouvelle-Orléans à la Havane:
Rambre...$20 | Entrepont...$15.
Pour les enfants au-dessous de 14 ans, moitié prix.
N. B. Notre agent pour le Texas, M. Peter H. Erhard, à Galveston, est autorisé à délivrer des passages d'Europe à conditions avantageuses:
De Brême à Galveston $45 00
De la Havane à Galveston $15 50
La compagnie se réserve le droit de changer la route des steamers, leurs jours de départ, changer ou et les prix de passage.
Les passagers peuvent des billets de passage de Brême, Southampton ou le Havre à la Nouvelle-Orléans.
Pour ... ou de détails, s'adresser à
ED. F. STOUKMEYER & CO.,
Agents,
12 ... No. 42 de la rue de l'Union.

HONDURAS.
Le rapide steamer en fer de première classe
H. B. WARD, JR.
Capitaine S. FIZZATI.
Pour Balize, Honduras, touchant à Aguar, Port Cortez, Truxillo, Rantan et Utilla, partira ... pour le mercredi le 3 août et le 24 juillet, à 5 heures A. M., à Plaquine Tier, vis-à-vis le marché à la viande.
Pour fret et passage, ayant des aménagements supérieurs, s'adresser à
S. OTERI & BRO.
23 et 25 rue Front et 24 et 26 rue Fulton, entre les rues Gravier et Perdido.
N.B.—Le WARD fera son service en connexion avec la ligne régulière de goélettes sur la même ligne. 2 mars—79—1an

Pour New-York directement.
Ligne des steamers Crescent entre New-York et la Nouvelle-Orléans.
CETTE LIGNE SE COMPOSE
des steamers suivants:
KNICKERBOCKER,
NEW ORLEANS,
HUDSON,
CORTES,
Le steamer
NEW ORLEANS,
Capt